

XYZ. La revue de la nouvelle



Le linceul du ROC

Agnès Whitfield

Numéro 112, hiver 2012

Rest of Canada : de beaux restes ou ce qui reste du beau risque ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67863ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Whitfield, A. (2012). Le linceul du ROC. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (112), 69–74.

Le linceul du ROC

Agnès Whitfield

IL N'AVAIT JAMAIS AMBITIONNÉ de peindre dans le ROC. Il n'avait rien contre l'idée, l'occasion ne s'était pas présentée, c'est tout. Il affectionnait beaucoup les paysages du bas du fleuve. De Kamouraska, il aimait regarder les monts bleus de Charlevoix se dresser au-dessus des vagues de l'autre côté du Saint-Laurent. Un été, il s'était rendu à Percé, le majestueux rocher l'avait captivé. À l'époque on pouvait encore faire le tour à pied, se frotter contre la grosse bête friable. Depuis, il avait appris que ce n'était plus possible, trop de pierres tombaient sur les têtes des touristes. Il fallait dorénavant contempler le rocher depuis le cap Canon, ou en faire le tour en bateau. On ne pouvait plus le toucher, ni se rendre à pied jusqu'à la grande arche. Il aimait écouter les cris sauvages des fous de Bassan quand il peignait.

Bien entendu, cela ne l'avait pas empêché de parcourir tout le ROC ou presque, de l'île de Vancouver à l'île du Prince-Édouard. Il avait même été tenté de peindre à Banff, un été, avait sorti son carnet de croquis, mais quelque chose de vaguement menaçant dans la verticalité des pentes rocheuses l'avait retenu, alors que son mont Orford natal lui semblait plutôt sécurisant. Il aimait inscrire la courbe ronde de son sommet sur le papier, évoquer par la couleur ses flancs, la douceur de son pelage.

Il ne savait pas quand l'envie lui était venue de peindre au lac Buckhorn, dans les Kawartha. C'était loin d'être commode. Il ne pouvait pas faire venir son matériel de Montréal, il a fallu tout acheter dans la Ville reine. Ils avaient pris la 115 de Peterborough jusqu'à la 401, longé le grand lac dans des paysages de Colville, jusqu'à Scarborough. C'était une entreprise familiale qui fabriquait des couleurs depuis deux générations, mais ils faisaient venir les canevas montés de Laval. La qualité des pigments lui plaisait. Il pouvait acheter de gros pots d'un litre, c'était à la fois plus pratique et plus économique,

d'autant qu'il choisissait toujours ses couleurs dans les hautes gammes, pas de teintes, seulement les couleurs franches. Il craignait toujours de manquer de matière, mais une fois la toile devant lui, tout allait de soi.

Une fois, ils avaient pris le chemin de Cavan, montant et descendant les collines boisées. Ils s'étaient arrêtés à Port Perry, sur les rives herbeuses du lac Scugog, et avaient pris une glace sur la plage. Malgré le beau temps et l'ambiance estivale, il avait ressenti une bonne inquiétude. À cette époque, la peinture lui pesait, à quoi bon flamber encore des centaines de dollars sur des toiles qui iraient s'accumuler dans la cave. Pour lui, le sous-sol de la maison, c'était comme un dépotoir, un lieu de dernier recours, une sorte de grande poubelle de la mémoire. Une fois rendu là, plus rien n'en sortait. De temps en temps, il l'entendait descendre l'escalier, chercher dans les esquisses et en remonter quelques-unes. Elle lui demandait de les accrocher. C'est bon de changer de décor, disait-elle.

Elle ne l'avait pas aidé au début. Elle se contentait de s'asseoir près de lui, à l'ombre, sous un grand saule pleureur, son cahier sur ses genoux et son crayon à la main. Elle noircissait des pages pendant qu'il s'affairait en plein soleil devant le lac. La sueur lui dégoulinait sur le visage. Quand l'œuvre était finie, il titubait, éreinté. Elle avait pris l'habitude alors de lui apporter tout de suite des noix ou des bouts de céleri, un verre de jus de tomate ou un verre de bière. Si sa fatigue était trop grande, il pouvait lui arriver de ne pas aimer ce qu'il avait fait, d'avoir envie même de détruire l'œuvre. Mais en sa compagnie, et avec un peu de carburant, il avait appris à apprivoiser la création. Ils regardaient ensemble le travail. Elle trouvait maintes choses à dire, repérait des figures ou des objets dans la masse colorée, trouvait des correspondances avec le paysage.

Quelle manie de peindre toujours quand le soleil était à son zénith. Le lac était déjà inondé de grandes herbes. On voyait des mousses d'algues vertes à la surface de l'eau, ce n'était vraiment pas très inspirant. Parfois, ils mettaient les caisses de pots de peinture et les croquis dans la voiture,

c'était toute une opération, et partaient s'installer près d'un des grands marécages de la région. Les fardoques ne manquaient pas. Sous le soleil dru de juillet, le sol graniteux était brûlant, même les mouches cherchaient refuge. Souvent, il n'y avait pas de brise, l'air était lourd, étouffant.

Un jour, en route, ils avaient vu, dans le champ près du long chemin menant vers le chalet, un squelette de petit animal, de chat ou de lapin, suspendu à une branche, comme s'il avait été écorché et puis brûlé vivant. Une mauvaise aura entourait la scène. Elle lui avait exprimé alors pour la première fois l'effroi qui ne la quittait presque jamais, sauf peut-être quand il peignait. C'était comme une vague de fond, disait-elle, elle restait sur le qui-vive, balisait toujours l'espace autour d'elle, surveillait le moindre bruit.

En soirée, ils se parlaient, il ne comprenait pas tout à fait l'attrait du lac, l'attrance des rives herbeuses. Pendant qu'il peignait, il voyait au loin les bateaux-maisons traverser le lac, sur le chemin du canal Trent qui reliait la baie Georgienne au lac Ontario. L'été passait comme ça, au bord de l'eau.

C'était au fond une aventure de chalet, se disait-il. C'était un lieu à sa disposition, un espace où il pouvait étaler ses toiles, sans craindre d'être vu. Il ne pensait pas au ROC.

C'est plus tard qu'il a découvert que le chalet était sans doute construit sur un ancien site de bivouac où Samuel de Champlain avait passé quelques nuits avec ses guides amérindiens. Ils étaient allés à la Bibliothèque de l'Université de Montréal consulter les anciennes cartes. C'était beau, mais assez approximatif, un peu comme tes œuvres, lui avait-elle dit en souriant.

Le dernier été, c'était une véritable fabrique. Elle arrachait de longues bandes de tissu du rouleau de toile libre et les imbibait des deux côtés de Gesso blanc. L'opération pouvait prendre plus d'une heure. Elle s'y mettait le matin, de sorte que tout soit prêt vers midi. Elle l'aidait alors à poser les bandelettes sur les châssis assemblés en rangée. Parfois, il mettait d'abord des flaques de couleur sur la toile, les bandelettes s'en imbibaient. Ensemble, ils les déplaçaient.

Elle regardait le ciel, jugeait les tonalités de la journée, et puis lui demandait, d'un air taquin, quelles couleurs il allait choisir. Car il pouvait tout aussi bien aller vers les rouges d'automne en plein juillet, ou opter pour des bleus céruléens brillants par une journée de torpeur laiteuse. Il fuyait systématiquement le noir, usait du blanc de titane judicieusement. Sinon, toute couleur était bonne. Elle avait fini par apprendre tous leurs noms. Il avait une préférence pour les jaunes de cadmium clair et moyen. Elle affectionnait le vert de vessie et le bleu de Prusse. Leur profondeur l'attirait, lui rappelait les nervures des feuilles, les lignes foncées sur les troncs d'arbres sous la pluie, la densité du ciel au couchant en hiver.

En peinture, il disait, rien n'est jamais grave, si une branche dépasse, on n'a qu'à l'ajuster sur le tableau. Si une couleur nous déplaît, on la remplace par une autre. Curieusement, racontait-il en riant, tout cela reste ressemblant quand même, on se demande comment. Tout est réarrangé, mais on s'y fait.

Il ne mettait jamais de personnages, se contentant de capter les vibrations que lui inspirait le paysage. Mais quand la peinture était sèche, ils s'amusaient à retrouver sur la surface en hautes pâtes des figures humaines, courant, sautant, pagayant.

Un soir, vers la fin, ils avaient allongé six mètres de toile libre peinte au-dessus des deux lits simples dans l'ancienne chambre de sa mère. Ils avaient réalisé l'œuvre la veille. Elle lui avait même trouvé un titre : « Marchant dans les Kawartha ». Il fallait donner à la peinture le temps de sécher avant le voyage de retour. C'est comme un linceul, mais plus coloré, disait-elle, en regardant les ondulations de la toile, une façon nouvelle d'ensevelir en revenant à la surface.

Il l'aidait à oublier, tout en reconstruisant.

Un jour elle s'était trompée de terme, s'appelant son accaparatrice, et il en est venu à trouver que c'était vrai. Elle s'était accaparée de lui et de ses pinceaux. Il ne pouvait pas s'en plaindre, d'ailleurs il n'en avait pas envie, il avait libre-

Elle lui racontait comment, avant la mort de sa mère, elle sortait en canot et arrachait, à l'aide d'un râteau japonais, les algues verdâtres qui ne cessaient de s'accumuler près du vieux quai de bois. Sa mère n'avait jamais cru à la décomposition du lac, disait-elle. Chaque fois qu'elle avait essayé de lui en parler, de l'inciter à faire une action, sa mère lui avait répondu que l'envahissement des algues était quelque chose de cyclique, que le lac allait s'en remettre.

Le dernier été, des visiteurs commençaient à passer, le jour surtout, des pêcheurs qui s'attardaient devant le chalet dans leur chaloupe, des amis de son frère.

Longtemps par la suite, elle penserait au chemin de terre menant au chalet. Quand elle traversait l'Atlantique pour un colloque ou des recherches, dans des moments de turbulence, elle se disait que c'était simplement une affaire de changement de surface, comme si on passait de l'asphalte au gravier, ou du gravier à la terre battue. Elle entendait les roues de l'auto sur le petit sentier, elle sentait les fardoques, leur balancement dans le vent, leur apparente immobilité, leur gestuelle.

Ils avaient pris l'habitude, le matin, de discuter des formats, de choisir l'agencement des toiles qu'il peindrait. Elle avait toujours son idée. Elle lui avait dit de mettre deux toiles plus étroites autour d'une toile centrale plus grande, puis d'ajouter à chaque extrémité une toile encore plus large. C'est comme l'articulation des ailes d'un grand oiseau, disait-elle, comme ça l'œuvre prendra son envol. Avec elle, il entendait le froissement de l'air, les toiles semblaient bouger déjà sur la grande table.

Le chalet avait une immense véranda. Quand les œuvres avaient séché suffisamment sur le plat pour éviter des coulées non voulues de couleur, il les arrangeait sur la véranda. Ils les regardaient tout en prenant leur repas du soir. Leurs discussions amicales amenaient dans son for intérieur un calme productif, une sorte d'énergie paisible, mais dynamique, un contentement créé autant par le plaisir du travail accompli que par celui de la peinture en perspective.

Au fur et à mesure que leur séjour s'allongeait, les œuvres s'entassaient partout à l'intérieur du chalet. Ce sont des totems, lui disait-il, des esprits gardiens bienfaisants.

Certains soirs, l'œuvre finie, ils partaient prendre une bouchée à Lakefield, en pensant à l'écrivaine Margaret Laurence qui s'était installée dans la petite ville puritaine et à ses déboires avec un pasteur baptiste qui interdisait la lecture d'un de ses romans, sans l'avoir jamais lu lui-même. Elle lui disait que cela ne l'avait pas étonnée. C'était une fille de la place, elle comprenait la façon de penser de ses compatriotes, sans être d'accord. Ils avaient fait un tour au cimetière de la famille Strickland, songé à *Roughing It in the Bush* de Susanna Moodie. Les quelques grandes maisons anciennes de Lakefield gardaient une aura de la vieille Angleterre. Ce n'était pas déplaisant, plutôt charmant même, mais cela n'éveillait pas en lui le désir de plonger dans la matière.

Non, ce qui l'attirait était justement le côté sauvage, broussailleux du lac Buckhorn, toute cette nature hirsute et délaissée, ingrate même à première vue, marécageuse. Elle lui avait dit qu'elle avait passé toute sa vie dans un marécage, dans une sorte de boue torpide.

En hiver, ils alignaient plusieurs tables, les couvraient de papier journal et de plastique, plaçaient du papier journal par terre tout autour. Parfois, en maniant les journaux, elle se mettait à lire, se perdait dans les textes. Il pouvait la retrouver une demi-heure plus tard agenouillée devant la même page.

L'application de la couleur était une démarche clé. Parfois il la lançait, parfois il l'appliquait par petites crottes. Un jour, il avait eu l'idée de découper du papier et de disposer au hasard les découpures sur les toiles. Cela créait un mouvement, disait-il, cela empêchait le spectateur de reconstruire sa démarche, de remonter la logique de la facture.

Est-ce qu'il aurait préféré peindre ailleurs ? La question ne se posait même pas, se disait-il. Elle était là avec lui, elle venait de là, c'est à travers elle en partie qu'il captait les lieux